Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 6 (1952)

Heft: 1-4

Artikel: La Chine et l'Asie centrale

Autor: Hambis, Louis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-145464

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA CHINE ET L'ASIE CENTRALE

Conférence faite à Royaumont, le 2 mai 1952,
à l'occasion des «Journées de Civilisation chinoise»

PAR LOUIS HAMBIS

INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES CHINOISES, PARIS

L'histoire des civilisations de l'Asie Centrale est dominée depuis l'époque la plus haute par l'influence plus ou moins forte qu'a exercée le monde chinois sur ces régions. L'histoire chinoise est fonction de deux facteurs essentiels : la continuité et l'expansion toujours plus grande sur des territoires dont le génie politique des empereurs chinois a distingué les limites depuis bientôt vingt siècles. En effet la civilisation chinoise est la seule jusqu'à maintenant à pouvoir se targuer d'une continuité de développement qui remonte aux temps préhistoriques et qui n'a subi aucune coupure comme ce fut le cas pour la civilisation occidentale du jour où le christianisme triompha en Occident. D'autre part cette civilisation a, selon les époques, subi des alternances de succès considérables et de revers qui auraient pu être catastrophiques, mais finalement elle a surmonté les crises les plus graves pour continuer un développement qui n'est pas prêt d'être terminé.

L'Asie Centrale est essentiellement formée de ce que nous nommons la Mongolie et le Turkestan, mais dépasse les frontières factices qui ont été établies sur la ligne d'équilibre des puissances russes et chinoises, au XIXe siècle ; au point de vue de la civilisation, le Turkestan Oriental et le Turkestan Russe ont subi une évolution identique d'abord avec les civilisations indoeuropéennes antérieures à la turcisation des IXe et Xe siècles, puis avec l'islamisation du monde turc ; de même la Mongolie doit être considérée également au point de vue culturel comme beaucoup plus vaste, car s'il y a une Mongolie Intérieure où l'expansion chinoise se développe de plus en plus, il y a aussi une Mongolie sibé-

rienne qui comprend une grande partie de la Transbaïkalie et de la Cisbaïkalie, et même une partie de la Sibérie Centrale*.

Au cours de plus de trente siècles, des influences réciproques se sont exercées entre la Chine et ces vastes territoires, mais si la Chine y a surtout manifesté une action politique à partir de l'époque des Han, c'est-à-dire aux environs de l'ère chrétienne, elle n'y a pas apporté comme cela a été le cas dans la région mandchourienne, ou en Corée, au Japon, dans les pays du Sud comme le Yun-nan et le Tonkin, des formes de civilisations qui sont devenues dominantes, éliminant à peu près complètement celles qui les précédaient. Cependant, on peut se demander si, à très haute époque, la civilisation des Chang, cette dynastie qui précéda celle des Tcheou, c'est-à-dire avant la fin du deuxième millénaire avant notre ère, et dont on commence à connaître les éléments, n'a pas contribué à la formation de celle qui a été découverte dans les régions de Minoussinsk et de l'Altaï. La question est très complexe, et l'on en est encore à se demander si même il n'y a pas eu une action inverse. Les deux hypothèses sont défendables, car il n'y a rien d'impossible à ce que, lors de la chute de la dynastie des Chang, des éléments importants de population de la Chine Occidentale aient émigré dans les territoires de Minoussinsk et de l'Altaï, apportant à des populations indigènes ce magnifique art du bronze qui se manifeste brusquement dans ces régions. On a vu en effet par la suite des mouvements de population d'une égale ampleur, comme c'est le cas, au XIIe siècle, de la migration des Khitaï au Turkestan et un peu avant ceux-ci, de celle de populations turques des tribus Kiptchak et Baya'out qui non seulement ont quitté la région de Jehol dans les environs du Xe siècle, mais dont certains éléments sont revenus après avoir traversé l'Asie

* Bien que le Tibet puisse être considéré comme partie intégrante de la Haute Asie du point de vue géographique, que, malgré l'isolement relatif dans lequel il a vécu jusqu'à l'époque des T'ang, sa civilisation ait exercé une influence sur ses voisins surtout du point de vue religieux, et ait reçu également de nombreux apports tant de l'Occident que de l'Inde ou l'Extrême-Orient, nous ne le ferons pas figurer dans cet exposé car nous parlerons ici seulement des Indoeuropéens et des Altaïques dont les mouvements ont déterminé des crises graves dans les Etats sédentaires.

Centrale dans les deux sens; on a vu également tout récemment au XVIIIe siècle la tribu kalmouke des Torgout revenir de la région de la Volga en Mongolie Occidentale après avoir quitté cette région plusieurs siècles auparavant. L'hypothèse d'une migration Chang n'est donc pas invraisemblable, mais elle ne peut être considérée que comme une hypothèse de travail. Dans ces conditions, la civilisation archaïque chinoise aurait ainsi contribué à l'éclosion d'une civilisation supérieure dans la portion de la Sibérie Occidentale contiguë à la Mongolie et cette contribution serait des plus importantes.

Si cet apport chinois aux civilisations de l'Asie Centrale est vraiment démontré un jour, il devra être considéré comme le premier que nous puissions mentionner; en exerçant son emprise politique sur ces régions à partir de l'époque où elle fut assez puissante, la Chine leur a donné un certain nombre d'éléments de civilisation, mais il ne faut pas croire qu'ils soient très nombreux. En effet, il y avait incompatibilité complète entre les genres de civilisation; la Chine est caractérisée par des modes de vie fondés sur l'agriculture et la sédantarité qui en découle, alors que les civilisations de la Haute Asie ont pour base une économie nomade ou semi-nomade, et l'agriculture n'apparaît que dans les oasis du Turkestan sous des formes différentes de celles pratiquées en Chine, car elle est venue de l'Ouest des régions iraniennes, et sans doute du Khorezm, c'est-à-dire de la région de la mer d'Aral. Aussi l'influence qu'exerça la Chine fut-elle essentiellement politique et les chefs des confédérations nomades établies dans la région que nous nommons actuellement Mongolie, prirent-ils les institutions chinoises comme modèle et leur empruntèrent-ils, sous des formes rudimentaires, les cadres administratifs qui leur permirent d'organiser leur gouvernement. Ces emprunts furent faits sitôt que fut constituée la confédération des Hiong-nou, ces nomades dont on ne sait trop s'ils étaient turcs ou mongols, et qui sont peut-être la souche des Huns que l'Occident connut au IVe siècle. Les rapports qui existaient entre eux et le monde chinois remontent à une très haute époque, car les Hiong-

nou sont connus par les sources chinoises sous des noms divers qui doivent tous représenter quelque chose ayant rapport avec le nom des Huns, le nom des Hiong-nou étant une transcription faite par les Chinois vers la fin du IIIe siècle avant notre ère avec une adaptation sémantique péjorative : «Les Mauvais Esclaves», comme plus tard un autre peuple, probablement de même origine, celui des Jeou-jan, fut surtout connu sous le nom de Jouan-jouan, adaptation du même genre signifiant : «Les Fourmillants».

Les tribus Hiong-nou, confédérées par leur premier souverain, le *chan-yu* T'eou-man, aux alentours de la fin du IIIe siècle avant notre ère, acquirent une puissance telle que, selon le caractère et les capacités des souverains chinois, les relations entre les deux cours furent parfois amicales, mais le plus souvent hostiles ; c'est en cette occasion que l'on vit les souverains Hiong-nou emprunter à la Cour de Chine le protocole de chancellerie dans leurs lettres adressées aux empereurs, et donner à certains dignitaires des titres dont quelques-uns sont peut-être chinois, alors que d'autres sont empruntés aux langues d'Asie Centrale telle que le sogdien, comme c'est le cas pour le titre même de *chan-yu*.

Au cours des siècles qui suivirent, sous la dynastie des Han, l'influence de la Chine agit profondément au point de vue politique en Asie Centrale, mais elle ne modifia pas grand'chose au genre de vie tant des populations nomades que des communautés sédentaires indo-européennes installées dans les oasis du bassin du Tarim. Deux périodes d'expansion politique sont particulièrement remarquables. La première sous les empereurs Wou Ti (140–87) et Siuan Ti (73–49), pendant laquelle les armées chinoises menées au combat par les généraux Wei Ts'ing et Houo K'iu-ping au cours des années 128 à 117, disloquèrent l'empire Hiong-nou, mais malgré les succès remportés ensuite par Tchao P'o-nou en 108 dans la région du Lob-nor et de Tourfan, c'est-à-dire aux portes de l'actuel Turkestan Oriental, puis par Li Kouang-li en 102, qui poussa jusqu'au Ferghana, aboutirent finalement à des désastres qui amenèrent la capture d'un jeune capitaine chinois, Li Ling

en 99 et la capitulation de ce même Li Kouang-li en 91. Le programme d'expansion de Wou Ti fut repris par Siuan Ti; le général Tch'ang Houei parvint en 72 jusqu'à la vallée de l'Ili, c'est-à-dire sur les confins du Turkestan Russe actuel, pour secourir la tribu des Wou-souen contre les Hiong-nou; la région de Tourfan fut reprise sur ces derniers en 67, et deux ans plus tard le roi de Yarkand fut châtié pour s'être allié aux Hiong-nou. C'est vers 60 que les Hiong-nou se divisèrent en faveur de deux prétendants au titre de *chan-yu*; l'un Hou-han-ye obtint l'appui chinois, l'autre Tche-tche fut vaincu et partit vers l'Ouest; il fut écrasé en 36–35 par le général Tch'en T'ang dans les steppes de la Sibérie Occidentale où il était en passe de créer un nouvel empire Hiong-nou. Mais cet effort devait s'avérer presque vain, car les Chinois n'avaient pas organisé assez solidement leur conquête et les Hiong-nou se ressaisirent.

La deuxième période d'expansion sous les Han devait avoir lieu après le règne de Kouang Wou-ti, le fondateur de la dynastie des Han Postérieurs (25–57); c'est sous ses premiers successeurs, à partir de l'année 73, que l'expansion chinoise reprit avec plus de force; les généraux Keng Ping et Teou Kou firent une première expédition, mais ce fut Pan Tch'ao, lieutenant de Teou Kou, qui prit l'offensive contre les Hiong-nou, de façon à séparer d'eux le bassin du Tarim. En 74, les deux premiers généraux soumirent Tourfan et Kou-tch'eng au nord du Turkestan Oriental, isolant ainsi le bassin du Tarim; Pan Tch'ao en fit la conquête en 74, conquête qui, malgré les révoltes, dura jusqu'à sa retraite en 102; peu de temps après, les maladresses de ses successeurs amenèrent une révolte générale qui fut cependant matée par Pan Yong, fils du conquérant, mais la pacification ne fut effective qu'à partir de 130; elle devait durer, avec des crises, jusqu'à la fin des Han en 220. Le royaume de Wei fondé par Ts'ao Ts'ao, hérita du protectorat du Tarim et la dynastie des Tsin en conserva ce qui subsistait jusqu'aux environs du début du IVe siècle. L'influence chinoise était si bien assise que Fou Kien (357–385), envoyant en 382–384 son lieutenant Lu

Kouang dans le bassin du Tarim, obtint l'hommage de la quasi-totalité des petits royaumes indoeuropéens qui avaient jadis reconnu la suzeraineté chinoise. Plus tard encore, le royaume des Turcs Tabghatch qui domina la Chine du Nord de 386 au milieu du VIe siècle sous le nom de Wei, obtint la soumission d'une bonne partie du Turkestan Oriental et les Souei recueillirent leur succession au début du VIIe siècle.

Si les souverains qui dominèrent la Chine du Nord attachèrent tant d'intérêt au protectorat du Tarim, qu'ils soient chinois ou altaïques, c'est que cette région leur permettait de maintenir ouverte la Route de la Soie qui leur donnait les moyens d'obtenir de l'Occident de nombreux produits auxquels ils attachaient une grande importance, entre autres les grands chevaux de Transoxiane, en échange desquels ils expédiaient vers l'Asie Occidentale ce que la Chine était en mesure de produire et surtout la soie. En plus ce protectorat leur donnait la possibilité de surveiller les hauts plateaux de la Mongolie actuelle et d'intervenir selon les circonstances dans les empires nomades qui s'y succédèrent ; ce fut grâce à cette politique que souvent la Chine dut de pouvoir subsister malgré les crises terribles qu'elle subit à partir du IVe siècle où une partie de son territoire fut conquise par les Hiong-nou et leurs héritiers.

En effet le résultat de la politique des Han avait été la désorganisation et même la destruction de la confédération Hiong-nou ; elle arriva à ses fins en la faisant attaquer soit de la frontière chinoise soit du bassin du Tarim, ou en poussant d'autres nomades contre ses adversaires ; ce dernier moyen sera au cours des siècles qui suivront, une des constantes de la politique chinoise ; elle réussira quand la Chine sera assez puissante pour défendre ses frontières comme ce fut le cas sous les Han ou sous les T'ang, mais en d'autres circonstances elle succombera sous les coups de ses prétendus alliés comme on le vit quand les Song appelèrent les Djurtchet contre les Khitan, puis les Mongols contre les Djurtchet, pour finalement succomber sous les coups des Mongols.

Au commencement du IIe siècle de notre ère, les Han avaient fait appel aux Sien-pei qui semblent avoir été un groupement peut-être proto-

mongol, issu des anciens Tong Hou écrasés plus de quatre siècles auparavant par les Hiong-nou. Ces derniers, dissociés par la politique chinoise, furent écrasés et les Sien-pei dominèrent la Haute Asie vers les années 160, depuis la Mandchourie actuelle jusqu'à la Sibérie Occidentale. Ils tentèrent des raids contre la Chine, mais ne purent vaincre la résistance chinoise tant l'organisation militaire des Han Postérieurs avait été solidement constituée. Pendant la période des grandes invasions, qui dura du IVe au VIe siècle, leur rôle semble avoir été de moins grande importance que celui des Hiong-nou, car les dynasties barbares de la Chine du Nord maintinrent un semblant de protectorat sur le Tarim, tant avait été grand le prestige des Han, et installées sur le territoire chinois, elles opposèrent une constante résistance aux tentatives des Sien-pei et des tribus qui leur étaient plus ou moins apparentées. Ces Sien-pei qui néanmoins donnèrent à une partie de la Chine du Nord une dynastie, celle de Yen, nom que prit le clan des Mou-jong, et qui dura pendant la seconde partie du IVe siècle, devaient dominer la Haute Asie jusqu'à la fin de ce siècle ; ils étaient probablement des protomongols dont le nom se retrouve peut-être beaucoup plus tard dans celui d'un groupe de tribus du Haut-Amour, celui des Che-wei, d'où sortirent un jour les Mongols historiques. Ils furent remplacés vers l'année 400 par une nouvelle confédération nomade, celle des Jeou-jan ou Jouan-jouan qui semblent avoir été le groupement nomade qui fut connu en Occident sous le nom d'Avars. Ces derniers étaient vraisemblablement issus des Sien-pei et avaient soumis un certain nombre de tribus de la Mongolie et de la Sibérie Occidentales, dont certaines provenaient des anciens Hiong-nou et d'autres peuples que les Chinois avaient connus sous des noms divers. Les souverains avars ne portaient plus le vieux titre hunnique de *chan-yu*, mais ceux de *khan* ou de *khagan* ; ce fait montre qu'il s'agissait d'un groupement dominé par un clan ou une tribu parlant une langue différente de celle utilisée jusqu'alors par les dirigeants des empires nomades depuis les Hiong-nou, et l'on peut croire que c'était une langue protomongole dont malheureusement

rien ne nous est parvenu. Le rôle des Avars vis-à-vis du monde chinois fut à peu près le même que celui des Sien-pei ; ils furent sans cesse en guerre contre les Turcs Tabghatch qui étaient à ce moment parvenus à leur plus grande puissance ; ces derniers agirent comme auraient fait des Chinois ; lançant contre les Avars de nombreuses expéditions et les contenant sans difficulté dans leurs steppes, ils stabilisèrent les frontières de la Chine du Nord, ce qui n'avait pas été réalisé depuis près de deux siècles. Les Avars maintinrent leur hégémonie sur la Haute Asie jusqu'au milieu du VIe siècle ; leur dernier souverain, A-na-kouei, fut vaincu par les T'ou-kiue en 552 et se suicida.

C'est alors que les T'ou-kiue (Turcs) qui étaient un ancien rameau des Hiong-nou, rétablirent l'hégémonie turque non seulement sur la Haute Asie, mais sur l'Asie Centrale entière depuis les frontières de la Corée jusqu'à la mer d'Aral et peut-être jusqu'à la Volga. Ils contrôlèrent pendant près de deux siècles (552–745) les routes commerciales reliant la Chine à l'Occident et manquèrent à plusieurs reprises de conquérir la terre chinoise ; mais leur menace se précisa heureusement quand les Souei puis les T'ang eurent l'empire ; des empereurs énergiques firent face au danger turc et parvinrent à le dissiper ; cependant les T'ang qui avaient paru atteindre un haut degré de prospérité, virent leur puissance s'effondrer dans des révoltes qui faillirent leur faire perdre l'empire. Le danger était heureusement conjuré, car les T'ou-kiue avaient succombé en 745 sous les coups d'une coalition de peuples turcs dont les Ouigours qui recueillirent leur succession dans la domination de la Haute Asie ; ces derniers avaient subi une certaine influence de la part d'éléments civilisateurs de l'Asie Centrale qui s'étaient développés dans les milieux indoeuropéens subsistant de l'actuel Turkestan Oriental ; ils accueillirent parmi eux des missionnaires manichéens et parurent se convertir au manichéisme qui adoucit leurs mœurs. C'est justement à ce moment que les T'ang, avec lesquels ils étaient en bons rapports, firent appel à leur aide pour triompher des révoltes qui faillirent faire sombrer la dynastie et amenèrent l'abdication de Hiuan-

tsong en 756. Pendant la durée de l'hégémonie ouigoure, la Chine eut des rapports pacifiques avec la Haute Asie, les Ouigours ne cherchant pas à s'étendre en direction de l'empire, et celui-ci étant trop faible pour continuer la politique militaire des premiers souverains de la dynastie. Cette situation changea quand les Ouigours succombèrent sous les attaques des Kirghiz en 840; l'Asie Centrale retomba dans l'anarchie, car les Kirghiz furent incapables d'organiser leurs conquêtes; ils gardèrent le contrôle des anciens territoires de l'empire ouigour jusque vers 920, époque où ils furent refoulés dans les steppes sibériennes par les Khitan.

A ce moment la partie orientale de la Haute Asie était sous la domination de la tribu protomongole des Khitan, vraisemblablement descendants eux aussi des anciens Sien-pei, alors que la partie occidentale qui touche à la Chine par l'actuelle région des Ordos et de l'Alachan était contrôlée par la tribu turque des Cha-t'o qui étaient les descendants de la tribu turque connue à l'époque des T'ang sous le nom de Tchöl. La Chine venait alors de se diviser en plusieurs petits royaumes issus de la décomposition de l'empire des T'ang, et les Cha-t'o en avaient profité pour s'installer au Chan-si (880) tandis que les Khitan avaient occupé temporairement l'extrême nord de l'actuel Ho-pei, dont la région de Pékin (vers 922). Cependant les Cha-t'o furent rapidement absorbés dans la masse chinoise et leurs dynasties avaient achevé de disparaître en 936 pendant que les Khitan s'installaient définitivement dans le nord du Ho-pei et du Chan-si, et tentaient de descendre vers le sud. La Chine retrouva son unité presque complète avec les Song en 975 et un équilibre s'établit avec les Khitan qui gardèrent leurs possessions en Chine.

Pendant que ces événements se déroulaient sur le territoire chinois, l'isolant ainsi de l'Asie Orientale et Centrale, un autre Etat barbare se constituait en 990 au Kan-sou et sur les confins sino-tibétains avec les Tangoutes ou Si-Hia, peuple apparenté aux Tibétains, qui fut anéanti presque entièrement par les Mongols de Gengis-khan au XIIIe siècle.

L'Asie Centrale était alors presque complètement turquisée et les communautés indoeuropéennes des deux Turkestans avaient achevé de disparaître définitivement sous la masse turque. L'actuelle Mongolie restait dans une anarchie profonde et jusqu'à la constitution de l'Etat mongol aux XIIe et XIIIe siècles on ne sait rien de précis sur l'histoire de cette région si ce n'est par les renseignements disparates qui nous sont parvenus tant des écrivains musulmans que par ceux qui consignèrent l'histoire des Khitan. En fait des tribus nouvelles apparaissent telles que les Naïman, les Merkit et plus tard les Kéréyit, ou prennent de nouveaux noms comme les Önggut qui sont les restes des Cha-t'o demeurés à l'extérieur de la Grande Muraille ou gardent rarement leur nom comme les Tatar, vieux peuple turc sans doute très mêlé d'autres éléments, connus depuis le VIe siècle et dont le nom célèbre sera donné par la suite aux Mongols. Cette période est donc éminemment instable pour la Haute Asie dont les anciens occupants ouigours se sont installés au Turkestan Oriental et au Kan-sou, ou se sont repliés en Sibérie comme les Kirghiz.

Cet état d'équilibre entre le monde chinois et les peuples de la Haute Asie dura jusqu'aux environs du début du XIIe siècle, quand la politique des Song amena par son manque de prévoyance une série d'événements qui changèrent la face de l'Asie pour de longs siècles. En effet les Song, afin d'éliminer les Khitan de la Chine du Nord, les firent prendre à revers par un peuple de Mandchourie, les Djurtchet, lointains cousins des Mandchous du XVIIe siècle. Les Khitan qui s'étaient fortement sinisés et ne cherchaient plus à agrandir leur empire aux dépens de celui des Song, furent complètement anéantis en 1125, et une faible partie d'entre eux, qui ne voulut pas se soumettre aux Djurtchet ou Kin, traversa toute la Haute Asie pour aller se fixer dans le nord-est du Turkestan Russe actuel où ils fondèrent un état puissant qui dura plus d'un siècle et fut connu sous le nom d'empire des Karakhitaï. Les Kin qui les remplacèrent, s'étant brouillés avec les Song, non seulement occupèrent la partie de la Chine du Nord tenue aupara-

vant par les Khitan, mais conquirent une partie du territoire chinois dont le Chan-si, le Chan-tong, le Chen-si et le Ho-nan. C'est la raison pour laquelle les Song tentèrent de les faire attaquer par d'autres nomades, les Tatar, qui furent vaincus, puis les Mongols qui, après plusieurs tentatives, non seulement écrasèrent les Kin au cours des campagnes de Gengis-khan et de ses premiers successeurs, mais les Song eux-mêmes qui furent éteints en 1279 par Khoubilai, petit-fils de Gengis-khan. C'était la première fois que la Chine était entièrement conquise par un souverain qui n'était pas chinois.

La Haute Asie au cours de ce laps de temps, avait retrouvé son unité après une anarchie effroyable, grâce au génie de Gengis-khan. Ce dernier ne se contenta pas d'un empire englobant cette région seule, mais entreprit de soumettre à sa domination tout le monde nomade qui circulait entre la Grande Muraille et le Dniéper, et par voie de conséquence, fut obligé de conquérir les états sédentaires qui en étaient les plus proches. Ce fut la seule époque où l'Eurasie preque entière fut sous une même domination, et les conséquences en furent considérables tant au point de vue politique qu'au point de vue civilisation.

L'empire mongol ne tarda pas à se fragmenter et cela dès le règne de Khoubilai; bien que souverain suprême, celui-ci vit son pouvoir contesté en Asie Centrale dès 1270, avant qu'il ait même achevé la conquête de la Chine du Sud, et devenir purement nominal en dehors de la Chine et des régions les plus proches. Cependant les routes furent maintenues ouvertes entre Occident et Extrême-Orient jusqu'au milieu du XIVe siècle, et ce n'est qu'à partir de l'avènement des Ming en 1368 et surtout après les conquêtes de Tamerlan, que l'on vit peu à peu disparaître les moyens de communication par suite de l'insécurité et de l'anarchie de plus en plus grandes qui régnèrent non seulement dans la Haute Asie, mais aussi dans la partie occidentale de l'Asie Centrale jusqu'à la Volga.

Cette situation se prolongea pendant plusieurs siècles, et l'on peut dire que l'époque des Ming est une période de régression pour les rap-

ports commerciaux entre l'Europe et l'Extrême-Orient, régression telle qu'elle sera une des causes essentielles des grandes découvertes maritimes. Les Mongols se sont peu à peu réorganisés après avoir été refoulés dans leurs steppes, mais restent constamment en lutte les uns contre les autres par suite de leur division en deux grands groupes, les Mongols Occidentaux ou Kalmouks et les Mongols Orientaux ou Mongols proprement dits. Plus loin à l'ouest l'anarchie règne dans les Etats semi-nomades provenant de la Horde d'Or désorganisée et même frappée à mort par Tamerlan. Quand les Mandchous envahirent la Chine aux environs de 1630, les Mongols Orientaux leur firent leur soumission, mais ce ne fut qu'au prix de luttes extrêmement dures que les Mandchous parvinrent à vaincre les Kalmouks qui, dans le courant des XVIIe et XVIIIe siècles, faillirent constituer un grand empire englobant toute l'Asie Centrale. Pendant ce temps les Russes progressaient lentement en direction de l'est, occupant peu à peu les territoires de la Sibérie Occidentale ainsi que le nord de la Mongolie et de la province de l'Amour que nous nommons à tort la Sibérie Orientale. Aussi, lorsque K'ien-long eut définitivement écrasé les Kalmouks, l'Asie Centrale et Orientale fut-elle définitivement partagée en deux zones ne tenant compte ni des populations ni des faits géographiques. L'une relevait des Mandchous et par conséquent de la Chine; elle comprenait la Haute Asie proprement dite et même à un moment la plus grande partie de l'actuel Turkestan Russe. L'autre dépendait de la Russie et comprenait le nord du Turkestan Russe et la Mongolie Sibérienne qui devait devenir les deux provinces de Transbaïkalie et de Cisbaïkalie. La frontière qui constitua la ligne d'équilibre entre les deux puissances a sans cesse, depuis cette époque, été modifiée au profit de l'Empire Russe; en effet celui-ci a annexé depuis le milieu du XIXe siècle, date qui marque le déclin de la puissance sino-mandchoue, la région du nord de l'Amour et de l'Oussouri qui font partie de l'Asie Orientale; puis la Mongolie Extérieure s'est détachée de la Chine en 1921 pour former une république populaire alliée. A l'heure actuelle l'action russe ne cesse de se manifester

au Turkestan Oriental et en Mandchourie, prélude à des activités plus vastes encore. Cependant la période mandchoue qui dura jusqu'en 1911, a été marquée par une influence de plus en plus grande de la civilisation chinoise en Mongolie et au Turkestan chinois, et la République organisa une colonisation de plus en plus dense de toutes les régions contiguës à la Chine; à l'heure actuelle cette colonisation a rétabli les positions qu'elle occupait avant que Gengis-khan n'ait systématiquement détruit les colonies chinoises qui occupaient sensiblement les mêmes régions qu'à l'heure actuelle; mais si des progrès considérables ont été réalisés en Mongolie Intérieure et en Mandchourie, l'influence chinoise décroît sans cesse en Mongolie Extérieure et au Turkestan au profit de la civilisation russe.

Tels sont en gros les rapports politiques qui ont pu exister entre la Chine et l'Asie Centrale au cours des siècles; il nous reste à examiner quelles en ont été les conséquences chez l'une comme chez l'autre.

Le genre de vie étant un des éléments essentiels d'une civilisation, nous allons tenter d'examiner rapidement ce que l'Asie Centrale doit à la Chine et réciproquement. Comme je le disais au début de cet exposé, l'Asie Centrale a peu emprunté à la Chine dans ce domaine et ce n'est surtout qu'à partir du jour où les Mongols se furent soumis aux Mandchous que certains modes de vie chinois s'implantèrent d'une façon durable dans la Haute Asie. L'usage du thé sous forme de briquettes ne s'est développé que depuis une époque récente bien qu'il soit concurrencé, en Mongolie, par les boissons indigènes qui consistent surtout en lait et en *koumis*, c'est-à-dire en lait de jument fermenté, alors que la Chine en ignore l'usage, vin de raisin au Turkestan, malgré les interdictions religieuses, alors que le jus du raisin est consommé en Chine sous une forme différente. La nourriture est restée sensiblement celle qui a toujours existé; le riz et le blé chinois sont demeurés des aliments de luxe et les nomades font seulement usage de céréales secondaires, surtout d'orge, et rarement de blé quand il parvient à pousser dans ces régions. Par contre l'usage de cette dernière céréale est général au

Turkestan, mais elle est consommée comme en Occident sous forme de pain et non comme en Chine sous forme de pâtes cuites à la vapeur. La viande est également d'un emploi différent; les Chinois consomment surtout du porc et des volailles, tandis que les habitants de la Haute Asie font surtout usage de mouton, de bœuf et du produit de la chasse. Ce dernier genre de ressources était d'ailleurs la base essentielle de l'alimentation des peuples turco-mongols, comme on le voit par exemple à l'époque de Gengis-khan, où elle faisait l'objet d'une réglementation spéciale, car le bétail était surtout réservé pour son lait, sa laine et son cuir, et seulement consommé dans des circonstances exceptionnelles. La façon d'user de cette nourriture est également totalement différente, la cuisine chinoise étant essentiellement fondée sur la cuisson presque exagérée des aliments accomodés d'une façon raffinée, alors que les populations de la Mongolie et du Turkestan se nourrissent surtout de viandes rôties et peu cuites. Ce sont donc des genres de vie totalement différents et la Chine a peu emprunté dans ce domaine pendant que les nomades ou les populations sédentaires du Turkestan étaient trop pauvres et trop peu raffinés pour adopter la façon de manger des Chinois à part quelques rares exceptions. Il est cependant un domaine où la Chine a beaucoup reçu par l'intermédiaire des marchands ou des ambassadeurs qui circulaient entre son territoire et le Proche-Orient; elle a en effet reçu la majeure partie des fruits qui s'y consomment à part l'orange et quelques fruits spécifiquement chinois. Tout tendait donc à ce que les deux civilisations vécussent sans grands échanges; il en est un qui présente une situation assez curieuse, celui du vêtement. Les voyageurs ont constaté que le vêtement chinois avait tendance à être utilisé en Asie Centrale par les éléments les plus riches de la population ou à être copiés avec les tissus du pays, et la soie a toujours été recherchée dans ces régions, comme l'indiquent les présents en pièces de soie faits à toutes les époques par les souverains chinois. Ce vêtement chinois est en réalité l'ancien costume des nomades de la Haute Asie emprunté de très bonne heure par les Chinois.

En effet les Chinois empruntèrent leur habillement aux Hiong-nou à partir de 307 avant notre ère, sur l'initiative du roi Wou-ling de Tchao. Ce dernier pensait avec raison que les Chinois devaient adopter le costume plus pratique des nomades pour être mieux à même de résister à leurs attaques. L'armée fut d'abord seule à effectuer ce changement vestimentaire, puis l'usage s'en répandit. On peut voir sur les pierres gravées de l'époque des Han la différence de costume qui existait alors entre les civils et les militaires; les premiers portaient encore le costume ample et long qui ne pouvait être utilisé que pour la marche à pied ou pour être transporté sur un char, alors que les seconds portaient la jaquette à ceinture et le pantalon permettant de monter à cheval; l'adoption du nouveau costume avait été nécessité par la transformation de l'armée chinoise qui abandonna la lourde charrerie employée pendant la période des Royaumes Combattants (IVe et IIIe siècles avant l'ère chrétienne) pour le cheval afin de constituer une cavalerie très mobile à l'imitation des nomades. Jusqu'à la fin des Han, cet usage fut restreint à l'armée, et ce n'est qu'à partir des Wei et des Tsin, c'est-à-dire après la période des Grandes Invasions, qu'il gagna du terrain, surtout sous l'influence des dynasties non chinoises de la Chine du Nord, pour finalement, sous les T'ang, devenir d'un emploi général. Ce qui est encore plus caractéristique, c'est que non seulement les objets sont utilisés par les Chinois, mais qu'ils en gardent le nom ou les affectent du nom du peuple auquel ils les empruntent. Non seulement on adopta le costume, mais aussi la coiffure des Hou, qui était un chapeau assez large ayant sur le devant une cigale en métal, et décoré sur un côté ou sur les deux, de queues de zibeline; il était surmonté de deux longues plumes d'oiseau, généralement de faisan. L'ancienne ceinture chinoise qui se nouait, fut remplacée par la ceinture de cuir des nomades, décorée d'anneaux ou d'appliques métalliques et se fermant à l'aide d'une boucle de métal. L'ancien soulier bas chinois fut également remplacé par la botte du cavalier, mais l'on n'est pas bien fixé sur sa forme et il dut y en avoir plusieurs. La boucle de ceinture en métal fut désignée

sous le nom de «Sien-pei», c'est-à-dire du nom du peuple qui succéda aux Hiong-nou en Haute Asie. La mode s'étendit également à l'armement et au harnachement dont un certain nombre de noms furent empruntés aux nomades. Malheureusement je ne pense pas qu'une étude systématique de tous ces termes ait été faite; elle permettrait de résoudre de nombreux problèmes archéologiques. En dehors de ces acquisitions, il semble que dans le domaine linguistique il en avait été fait depuis une époque très haute; la question est trop discutée pour en faire état ici et il est toujours très difficile de dire si certains mots ont été acquis par les Chinois ou si le contraire a pu avoir lieu.

Nous ne pouvons passer en revue tous les emprunts qui ont été ainsi faits par la Chine dans ces domaines depuis l'époque des Royaumes Combattants jusqu'à l'époque moderne; il n'est possible que de prendre quelques exemples les plus caractéristiques et c'est ce que nous allons maintenant faire pour les emprunts faits par l'Asie Centrale à la Chine. Les exemples d'emprunts dans le domaine de la langue ne nous sont connus d'une façon certaine qu'à partir des environs du VIIIe siècle, car nous ne connaissons que très peu de chose des langues turco-mongoles parlées en Haute Asie avant les T'ou-kiue. Les Ouigours qui furent le seul peuple turc à avoir des rapports pacifiques presque constants avec la Chine nous donnent de fort bons exemples. Ils empruntèrent un grand nombre de mots dans des domaines fort différents: noms de fonction comme *tutuq* qui est le chinois *tou-tou*, «gouverneur militaire d'une province», *sängün* qui est le chinois *tsiang-kiun*, «général»; noms d'objets ou de lieu tels que *bir*, du chinois *pi*, «le pinceau à écrire», d'où le verbe *biti-*, «écrire», passé plus tard en mongol sous la forme *biči-*, *tsang*, du chinois *ts'ang*, «grenier», *tang*, de *t'ang*, «halle, salle, temple»; noms spéciaux du vocabulaire religieux comme *toyin*, du chinois *tao-jen*, «religieux, moine», *wap*, de *fa*, «la loi», etc.; et même noms servant à désigner de la nourriture, tel *mir*, qui vient du chinois *mi*, «le miel». A partir de l'époque ouigoure, nous pourrions citer un grand nombre de mots qui sont passés dans les langues turques

et mongoles, soit par l'intermédiaire de l'ouigour, soit directement, et ces emprunts ont continué jusqu'à maintenant. D'ailleurs, il faut noter que ces emprunts se répartissent en plusieurs séries qui coïncident avec les périodes où la Chine contrôle l'Asie Centrale, ou passe sous la domination des Barbares qui empruntent sur place de nombreux mots qu'ils transmettent dans leurs pays respectifs.

Deux grands domaines nous restent à examiner, celui des arts et celui de la littérature. J'ai déjà parlé de l'influence probable de l'art Chang sur celui qui se manifeste à la fin du deuxième millénaire avant l'ère chrétienne, sur les confins sibériens, et particulièrement à Karasouk, dans la région de Minoussinsk. Les trouvailles archéologiques faites par les savants russes ont amené l'archéologue russe Kisselev à publier un gros ouvrage sur l'ensemble des découvertes effectuées dans cette région, dans lequel il tâche de démontrer que cet art doit presque tout à celui de Ngan-yang. Il faut attendre encore pour en tirer des conclusions sérieuses, car nous ne possédons encore rien de semblable pour la Mongolie, qui puisse permettre de relier l'art de Kara-souk à celui des Chang. Par contre nous trouvons des éléments de rapprochement certains entre plusieurs genres de poteries préhistoriques chinoises découvertes dans la région du Haut Fleuve Jaune et en Chine même, et d'autres vestiges du même genre trouvés au Turkestan Russe, par exemple à Anau, et plus loin encore en Asie Antérieure et même sur les confins européens. Il a dû certainement exister pendant la période néolithique des courants commerciaux qui ont sillonné l'Eurasie et ont amené des échanges entre les contrées les plus éloignées les unes des autres.

Pour arriver sur un terrain solide, il faut attendre l'époque des Han, et les découvertes faites en Asie Centrale, à Leou-lan, non loin du Lob-nor, nous montrent des colonies chinoises, certainement fortement mélangées d'éléments indigènes, qui ont laissé des témoignages certains de l'influence de l'art chinois dans ces régions. Des objets de toutes sortes, depuis les plus humbles jusqu'à des bijoux, des miroirs et des tissus, nous montrent ce que la Chine avait apporté dans cette région. A la

même époque, l'influence chinoise se manifestait également dans la Haute Mongolie, et les trouvailles que fit Kozlov à Noïn-Oula, non loin de la frontière sibérienne, nous donnent le mobilier funéraire de tombes hunniques des environs de l'ère chrétienne ; il y trouva des laques et des miroirs chinois Han, en même temps que des pièces d'orfèvrerie, des étoffes où se manifestaient des influences scytho-sarmates, et même des fourrures conservées dans ces tombes depuis près de vingt siècles. Cette découverte montrait l'importance presque égale à celle de la Route de la Soie qui, elle, passe par le Turkestan, de cette Route du Nord qui par la Sibérie Occidentale et la région de Minoussinsk, passait par la Mongolie pour aboutir dans la Chine du Nord. Bien que l'art chinois fût parvenu dans ces régions lointaines, les découvertes faites au Turkestan Chinois nous montrent qu'à l'époque des Han, les communautés sédentaires indoeuropéennes du bassin du Tarim étaient essentiellement sous l'influence des arts de l'Inde et de l'Iran, et même que certaines influences méditerranéennes, romaines peut-on dire, s'y faisaient également sentir.

En effet, le grand archéologue Aurel Stein devait découvrir dans la ligne d'oasis du sud du Tarim, particulièrement à Khotan et à Niya, des sceaux et des intailles antiques, et à Miran des fresques où l'influence romaine est indéniable. Dans les mêmes sites et dans ceux du nord du Tarim, toutes les découvertes faites par Stein, von Le Coq et Pelliot, pour ne parler que des principaux archéologues, montrent que tous les objets et peintures qui peuvent être rattachés d'une façon certaine à l'époque des Han ou un peu plus tard, sont sous l'influence prépondérante des arts occidentaux, et principalement de celui du Gandhara et de celui des Sassanides par la suite. Pendant toute la période où les petits royaumes indoeuropéens purent subsister, ils conservèrent les modes d'expression occidentaux où apparaissent cependant des influences chinoises. Ce n'est que plus tard, quand ils seront reconquis par les T'ang et que les Turcs viendront se mêler en forte proportion à ces populations, que l'art chinois deviendra prépondérant comme nous le

verrons tout à l'heure. Bien qu'il ait subi dans ces régions une influence chinoise, l'art gréco-bouddhique du Gandhara persista avec une telle vigueur qu'il exerça, après la conversion des Wei au bouddhisme, une influence prépondérante non seulement au Kan-sou, comme le montrent certaines fresques de Touen-houang, mais en Chine même, ainsi que l'on peut le constater dans les magnifiques ensembles de Long-men et de Yun-kang.

Après cette période d'épanouissement, quand les Turcs Tabghatch ou Wei disparurent de la Chine du Nord, les influences chinoises reprirent le dessus, et avec les T'ang gagnèrent l'Asie Centrale ; non seulement cette nouvelle floraison se manifeste à Touen-houang, mais les travaux des archéologues à Tourfan et dans les sites du bassin du Tarim nous font connaître les manifestations de cet art qui remplace peu à peu celui qui prenait sa source dans l'Iran Oriental. Deux raisons peuvent en être données : d'une part les manifestations artistiques de ce genre avaient cessé de se produire dans les régions qui en étaient le berceau par suite de la conquête musulmane, d'autre part, la turcisation de ce qui devenait le Turkestan affaiblissait la résistance que cet art avait offert jusqu'alors, et les Ouigours en furent les principaux agents. Comme nous les verrons plus loin, cet art disparut à peu près en même temps que les littératures indoeuropéennes qui y avaient subsisté jusqu'alors. Quand l'Islam se fut définitivement implanté au Turkestan Oriental, cet art disparut à son tour et se conserva seulement dans la région de Tourfan où les Ouigours bouddhistes se maintinrent encore pendant plusieurs siècles. Le Turkestan devenu musulman sortit de l'orbite de l'art chinois et il est resté jusqu'à nos jours par suite de l'islamisation une zone qui ne produisit plus rien aussi bien dans le domaine de l'art que celui de la littérature.

Pendant la période qui suivit la chute de la dynastie des T'ang, l'art chinois continua son développement dans la région de Tourfan et finit par éliminer le reste des influences occidentales ; en même temps il poursuivit son évolution au Kan-sou qui passa sous la domination des

Si-Hia ; il y produisit de nombreux chefs-d'œuvre dont quelques-uns ont été retrouvés à Touen-houang. Il persista chez les Si-Hia malgré les catastrophes de toutes sortes, et les fouilles faites à Kara-khoto, l'une des principales villes Si-Hia qui prolongea son existence sous les Mongols, nous ont révélé un art original ; les peintures et les statues rapportées par Stein et par Kozlov nous permettent d'en juger.

La Mongolie ne produisit presque rien si ce ne sont de grossières statues qui ont été retrouvées sur les tombeaux des anciens empereurs turcs ; si les Ouigours ont manifesté quelques velléités artistiques durant leur domination de cette région, rien n'en a subsisté et la barbarie qui déferla sur cette terre jusqu'à l'époque mongole, ne permit aucune manifestation artistique si rudimentaire fût-elle, du moins nous n'en connaissons rien ou peu s'en faut. Quant aux Khitan, ils s'étaient complètement sinisés et ce qui a été retrouvé de leur art se rattache à celui de la Chine, peut-être avec quelques petites différences. Il faut attendre la période mongole pour voir quelque chose de nouveau, qui d'ailleurs ne doit rien aux Mongols eux-mêmes. La conquête mongole fit presque complètement disparaître tout ce qui subsistait d'art en Asie Centrale, mais par le brassage des populations conquises, par le transfert en Mongolie d'artisans et d'artistes de tous pays, puis après la conquête de la Chine et de l'Iran, par l'échange d'artistes et d'artisans chinois chez les Il-khans de Perse, persans ou turcs chez les Grands Khans de Pékin, on vit éclore des arts nouveaux dans ces régions : céramiques peintes et céladons chinois en Perse, qui serviront de modèle à la miniature, faïences persanes dans le nord de la Chine et en Corée. Mais si pendant quelques années de nombreux artisans et artistes étrangers furent rassemblés à la capitale mongole de Karakoroum, et que l'on y vit même un orfèvre français du nom de Guillaume Boucher, rien ne subsista dans cette région après que Khoubilai eut transféré sa capitale à Pékin. La Mongolie n'a plus connu aucune manifestation artistique si ce ne sont de grossières imitations de statuettes ou d'objets de culte lorsque le lamaïsme s'y fut installé.

Ainsi toutes les manifestations artistiques ont cessé presque entièrement en Haute Asie d'une part à cause de l'incapacité des Mongols à réaliser une œuvre d'art si simple soit-elle, d'autre part parce que l'Islam a complètement stérilisé au Turkestan Oriental les initiatives pour constituer un art composite comme ce fut le cas avec les vieilles communautés indoeuropéennes ou les Ouigours.

En même temps que des échanges artistiques avaient lieu entre la Chine et l'Asie Centrale, la littérature et la musique permettaient de faire des acquisitions remarquables de part et d'autre. Dans le domaine musical de nombreux modes parvinrent à la Cour des Han à la suite de la conquête du bassin du Tarim, et les textes chinois nous parlent de chants et d'airs provenant de telle ou telle région; il en fut de même sous les T'ang, et l'on peut dire sans exagération que la musique chinoise a dû une partie de son développement aux emprunts faits pendant ces deux périodes; en plus, ces acquisitions firent adopter les instruments de musique nécessaires à leur exécution.

La Chine avait déjà élaboré une littérature considérable quand elle entra en contact avec les royaumes indoeuropéens du Tarim; elle y rencontra des littératures pleines de vie en des langues telles que le sogdien, le koutchéen, l'agnéen parlé à Karachahr et le khotanais. Ces littératures étaient surtout constituées par des traductions; elles manquaient d'originalité, reflétant les influences que les communautés du monde indoeuropéen les plus avancées vers l'est recevaient de l'Iran et de l'Inde. Parmi celles-ci, la littérature sogdienne joua un rôle à part, car le sogdien constituait une sorte de *lingua franca* que les marchands sogdiens utilisaient à travers toute l'Asie Centrale, et c'est en cette langue qu'une grande partie des textes bouddhiques furent véhiculés à travers l'Asie. Elle servit ensuite à répandre le christianisme nestorien et le manichéisme jusqu'en Chine, et c'est ainsi que nous possédons une littérature religieuse en sogdien qui nous permet de comprendre la façon dont bon nombre de textes se répandirent à travers l'Asie. Comme textes bouddhiques, nous ne connaissons que deux textes assez longs:

le *Sûtra des causes et des effets du bien et du mal* qui présente la particularité d'avoir été traduit du chinois en sogdien et date des environs de l'an 800; le *Vessantara Jâtaka* qui rapporte l'histoire bien connue d'un prince indien célèbre par sa charité. Le christianisme nestorien est représenté par des fragments assez longs des Evangiles et des «Actes de Georges»; ces derniers, qui ont été traduits du syriaque en sogdien, sont passés, semble-t-il, du sogdien en ouigour. Le manichéisme ne nous est connu que par des fragments assez courts. En dehors de ces trois littératures religieuses, il existait certainement une littérature profane empruntée à l'Iran comme en témoigne un fragment de la légende de Roustem, où il est question des combats que livra le héros iranien aux devs, et dont le récit est indépendant de l'épisode du même genre relaté par le *Châh-nâmeh*.

Parallèlement à cette littérature sogdienne, s'étaient développées les littératures koutchéenne, agnéenne et khotanaise dont nous possédons d'importants fragments. Elles sont caractérisées par le fait qu'elles prennent toutes leur modèle dans la littérature sanscrite; la plus grande partie concerne des fragments de textes bouddhiques, des fragments de drames religieux et une abondante littérature technique empruntée à l'Inde, relative à la médecine et à la magie.

Ces littératures devaient passer d'une part en ouigour à partir du VIIIe siècle, lorsque les Ouigours viendront s'installer dans les oasis du nord du Turkestan Oriental et du Kan-sou, et de là peut-être chez les Si-Hia au XIe siècle et chez les Mongols au XIVe siècle; d'autre part, elles devaient servir de point de départ à bon nombre de textes bouddhiques qui furent traduits en chinois. Le bouddhisme semble avoir pénétré en Chine aux environs de l'ère chrétienne, comme en témoigne l'histoire du roi de Tch'ou qui régnait dans la ville de P'eng-tch'eng, au nord de la province actuelle de Kiang-sou, en 65. Ce n'est qu'au siècle suivant, en 148, qu'arriva en Chine le fils d'un roi parthe(?), qui, religieux bouddhiste, est connu sous le nom de Ngan Che-kao; ce fut lui qui fit les premières traductions de textes bouddhiques

en chinois. Plus tard, lorsque Lu Kouang, envoyé par Fou Kien, occupa Koutcha en 383, il en ramena le célèbre moine bouddhiste Kumârajîva, dont l'œuvre, comme traducteur des textes sanscrits en chinois, devait être si importante. Plus tard encore, en 630, c'est Hiuan-tsang qui, en marche vers l'Inde, trouve à Koutcha l'enseignement et l'aide nécessaire pour mener à bien la mission qu'il s'est assignée. Le rôle des littératures des pays du Tarim est donc extrêmement important ; il nous permet de comprendre la façon dont se propagea le bouddhisme à travers l'Asie Centrale jusqu'en Chine et comment dut se constituer une partie de la littérature bouddhique chinoise.

Pendant que ces contacts importants s'établissaient dans le bassin du Tarim, on peut se demander quel fut le rôle que joua la littérature chinoise vis-à-vis des peuples turco-mongols. Il est certain que seuls les plus proches durent subir une certaine influence, analogue à celle qui s'exercera plus tard sur les Mongols et surtout sur les Mandchous. Il est probable qu'il a dû exister une littérature khitan, car les sources chinoises de l'époque mongole nous rapportent que Ye-liu Tchou-tsai fut l'un des derniers à lire le khitan ; il fallait qu'il ait existé des livres écrits en cette langue pour que les souverains de ce peuple aient cru bon de faire établir deux alphabets destinés à la transcrire. Malheureusement toute cette littérature a disparu et seules de grandes inscriptions ont été retrouvées il y a environ trente ans. Comme elles sont écrites en des caractères ayant eu pour modèle des caractères chinois, il n'est pas encore possible de les lire, bien qu'on possède des bilingues. Il en fut de même pour les Djurtchet dont nous possédons un certain nombre de textes. Mais c'est à l'époque mongole que l'on voit l'action que la littérature chinoise a pu exercer, et en même temps ce qu'ont pu tenter les Mongols vis-à-vis de la Chine. Malheureusement nous ne possédons plus les textes chinois traduits en mongol sous la dynastie des Yuan, car toute cette littérature périt quand les Mongols furent chassés de Chine en 1368. Pendant la période où ils dominèrent la Chine, ils essayèrent de transcrire le chinois avec les caractères inventés ou plu-

tôt adaptés de l'alphabet tibétain par Phags-pa Lama dans les premières années du règne de Khoubilai, et nous leur devons un certain nombre d'inscriptions qui sont infiniment précieuses pour la connaissance du chinois de cette époque. Il ne subsista de cette ancienne littérature mongole qu'un certain nombre de textes bouddhiques. La nouvelle littérature mongole qui se constitua à partir de la seconde moitié du XVIe siècle nous a été conservée en grande partie. En dehors de la littérature religieuse qui est extrêmement abondante, nous possédons un certain nombre d'œuvres historiques pour l'élaboration desquelles les Mongols ont pris pour modèles certains textes historiques chinois. Par la suite, une riche littérature de traduction se constitua au cours des XVIIe et XVIIIe siècles. Le roman est abondamment représenté par des traductions du *San kouo tche*, du *Si yeou ki* ou du *Leao tchai tche yi ;* de nombreux textes consacrés à la médecine, à l'astronomie et à la jurisprudence ont été également traduits ainsi que les Classiques et de nombreux manuels scolaires comme le *San tseu king* et le *Ts'ien tseu wen ;* des œuvres historiques comme le *Leao che ki che pen mo* et d'autres du même genre ont été également traduits. Si cet ensemble de traductions a été réalisé au cours de deux siècles, c'est certainement sous l'influence des premiers empereurs mandchous. En effet, sitôt l'installation des Mandchous sur le trône impérial, des ordres furent donnés pour entreprendre des traductions du chinois en mandchou. Je me permets de vous parler de cette littérature, bien qu'elle ne concerne pas la Haute Asie, parce qu'elle constitue le plus magnifique exemple de l'influence de la Chine et de sa civilisation sur les hommes remarquablement intelligents que furent les premiers souverains mandchous. Ils avaient déjà vécu en contact avec le monde chinois depuis près de cinquante ans quand ils occupèrent Pékin, et n'avaient pas manqué de se rendre compte de la supériorité de la culture chinoise. Ayant un goût marqué pour ce qui était littérature, science ou art, ils comprirent l'inanité qu'il y aurait à vouloir créer de toutes pièces une littérature mandchoue pour une minorité de fonctionnaires ou de soldats disséminés dans le monde chinois, la

partie la plus importante de la nation mandchoue étant restée en Mandchourie et de ce fait peu susceptible d'apprécier un tel effort et incapable de la seconder. Aussi limitèrent-ils leur effort; ils tentèrent de donner à leur peuple la connaissance de son passé et des conseils pour sauvegarder son existence dans l'avenir, et pour cela, ils choisirent dans la littérature chinoise tout ce qui était susceptible de lui être profitable. Il est fort probable que les princes qui fondèrent certaines des dynasties non-chinoises du moyen âge raisonnèrent de la même façon, mais leur dynastie ayant péri depuis longtemps, il n'a rien subsisté de leurs tentatives, alors que les Mandchous n'ont quitté le pouvoir en Chine que depuis près de quarante ans.

Ainsi depuis plus de trente siècles, la Chine et l'Asie Centrale sont en contact permanent; de tous les faits que j'ai essayé de grouper ici, il semble que nous pouvons en conclure que malgré les différences de genre de vie et de mentalité, la Chine a tiré plus d'avantages de ces contacts par suite de la supériorité de sa culture, alors que les peuples d'Asie Centrale n'ont jamais été capables de création et se sont contentés de copier ce qu'ils pouvaient comprendre des civilisations qui les entouraient.